

Quelques réflexions sur la disparition du passif synthétique en latin protoroman

La typologie contrastive latin-roman¹ (par exemple celle de Banniard 1992 : 521-522) oppose les traits typologiques latins anciens aux traits nouveaux qui étaient d'abord des formes marquées, mais qui par la suite, via un état de polymorphisme transitionnel, deviendront des formes non marquées et l'emporteront dans la phase romane. Or, les rémanences latines dans les langues romanes sont telles que bien de ces traits traditionnels survivent malgré tout quelque part en roman, à coup sûr dans ses stades anciens, mais même parfois jusqu'à nos jours. Il suffit de penser aux vestiges des cas (par ex. le datif dans les pronoms, le génitif dans des formes pétrifiées telles que *illorum* › *leur, loro* ; *candelarum festa* › *chandelier*² ; *terrae motus* › *terremoto*)³, à certains comparatifs synthétiques, à quelques temps du paradigme verbal (déjà plus conservateur en soi), fût-ce le cas échéant avec un statut sémantico-syntaxique déplacé (par ex. le futur II⁴ et le plus-que-parfait de l'indicatif en ibéro-roman⁵, voire quelques résidus de l'imparfait du subjonctif en sarde ou du futur I du verbe *esse* en ancien français⁶).

Une exception notoire concerne l'infectum du passif, car ses formes dites synthétiques n'ont guère laissé de traces en roman⁷. Or, le grand paradoxe est qu'elles n'ont jamais cessé d'être utilisées dans les textes en latin tardif (jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne), y compris dans les spécimens de latin dit « vulgaire »⁸ ou sous la plume d'auteurs qui s'adressent explicitement à un public d'auditeurs également illettrés (des hagiographes notamment).

Les manuels de latin vulgaire et de linguistique romane se soucient peu de ce paradoxe lorsqu'ils expliquent la formation du passif analytique en roman (par ex. Brunot 1966, 84-85 ; Geckeler 1996 : 219-220 ; Grandgent 1962 : ; Haadsma / Nuchelmans 1963 : 55-58 ; Väänänen 1981 : 129-130 ; Vossler 1954 : 119-121)⁹. Ils constatent que le latin disposait de formes synthétiques en *-r* pour chacun des temps de l'infectum du passif (l'indicatif *laudor*,

¹ À première vue, le présent article détonne peut-être quelque peu dans l'ensemble des contributions à ce volume d'hommage. Cette impression est fautive pour deux raisons : 1) Eugeen Roegiest a été pour moi, pendant de longues années, un *collega proximus* au sein du Département de langues romanes (qui n'existe plus aujourd'hui...) de l'Université de Gand ; 2) S'il est vrai qu'Eugeen est en premier lieu un spécialiste de la linguistique synchronique (espagnole et romane comparative), il a toujours gardé un vif intérêt pour la diachronie, et notamment pour les origines latines des langues romanes (voir son livre *Vers les sources des langues romanes. Un itinéraire linguistique à travers la Romania*, Leuven / Voorburg : Acco, 2006, issu de son cours d'Introduction aux langues romanes en première année). Nous nous sommes d'ailleurs battus ensemble pour le maintien, à Gand et en Flandre, d'une romanistique cohérente d'où la dimension historique n'est pas absente (dans la tradition de nos deux prédécesseurs respectifs, le romaniste Louis Mourin et le latiniste Gabriël Sanders, mais aussi de Guy De Poerck et de Roger Dragonetti, pour me limiter à ceux qui sont décédés). Hélas, nous n'avons pas obtenu gain de cause.

² On postule parfois une forme intermédiaire **candelorum*.

³ Ajoutons que par ex. en ancien français, qui a un système bicasuel (cas sujet/cas oblique), les autres cas latins gardent souvent leur place dans l'ordre syntagmatique, même si leur marque morphologique spécifique a disparu.

⁴ Qui tendait à se confondre avec le subjonctif parfait, ce qui offrait des possibilités de chevauchements qui se retrouvent dans les langues romanes qui l'ont conservé : cf. Banniard 1997 : 104-105.

⁵ Et en ancien français archaïque (avec valeur d'imparfait, comme déjà par moments en latin tardif).

⁶ *Er* < *ero* à côté de *serai* < **essere habeo*.

⁷ Green 1991 : 96-97 évoque la possibilité d'identifier des vestiges de ces formes en vieux castillan (par ex. *dicitur* › *diz*). Herman 2002 : 32, n. 3, pense que c'est une idée à abandonner.

⁸ J'ai appris à « vivre avec » ce terme, malgré toutes les critiques qu'il a suscitées, car les alternatives proposées ne sont pas satisfaisantes non plus.

⁹ Ces manuels (qui reprennent ou remanient parfois des versions plus anciennes : la première édition de Grandgent par ex. date déjà de 1907) se contentent, le cas échéant, de signaler la survie (curieuse) des anciennes formes dans les textes.

laudabor, laudabar, le subjonctif *lauder, laudarer*), mais que pour le perfectum il se servait de formes « analytiques », composées de l'infectum du verbe *esse* et du participe passé du verbe qu'on veut mettre au passif (*laudatus sum, laudatus ero, laudatus eram, laudatus sim, laudatus essem*). En raison du double sens que certaines de ces combinaisons pouvaient revêtir (fait passé et résultat acquis)¹⁰, les formes composées ont passé à l'infectum, où elles ont remplacé les formes en *-r* tombées en désuétude dans la langue parlée et devenues purement littéraires (*laudatus sum* a donc pris la place de *laudor, laudatus eram* celle de *laudabar*, etc.). D'autre part, ce processus a donné lieu à la création, dans le paradigme du perfectum du passif, de nouvelles formes dites surcomposées (*laudatus fui, laudatus fuero, laudatus fueram, laudatus fuissim* à la place de *laudatus sum, laudatus ero, laudatus eram, laudatus essem*). Tout en restant vagues sur la chronologie de ces substitutions et de la disparition de l'ancien passif synthétique, les manuels supposent tous que les formes en *-r* sont sorties « de bonne heure » de l'usage parlé, à l'époque impériale selon Bourciez 1956 : 75, vers le Ve siècle selon Tagliavini 1972 : 260.

On a pourtant de bonnes raisons de croire que cette « impression » (fondée uniquement, comme l'admet Bourciez, sur « la concordance ultérieure des langues romanes »), est fautive. Déjà Max Bonnet, dans sa monographie (restée fondamentale encore aujourd'hui) sur le latin de Grégoire de Tours, a constaté l'absence, chez cet auteur du VIe siècle, de toute trace d'un nouveau passif formé à l'aide de verbes auxiliaires. Si cette conjugaison analytique était usitée autour de lui, se demande Bonnet, comment Grégoire a-t-il réussi à se garder toujours de l'employer ? Qui plus est, la fréquence du passif impersonnel (également à l'infectum, par ex. *ad basilicam itur, ad sepulchrum martyris pervenitur*) témoigne plutôt de la vitalité de la conjugaison passive à cette époque, même si un certain effacement de la limite entre l'actif et le passif est perceptible (Bonnet 1890 : 400-401, 627-633)¹¹.

Quelques décennies plus tard, Henry Francis Muller a cru pouvoir battre en brèche la thèse de l'opposition entre le latin littéraire qui écrit *amatur* et la langue parlée qui dit *amatus est*. Selon lui, cette dernière tournure (avec valeur de présent) n'est tout simplement pas attestée avant le dernier quart du VIIIe siècle, alors que les textes mérovingiens contiennent tant d'autres « fautes » qui trahissent l'évolution de la langue quotidienne. On aurait donc affaire ici à un scrupule grammatical absolument unique¹². Autre paradoxe dévoilé par Muller : c'est dans le latin carolingien « réformé » (et donc bien mieux réputé chez les philologues classiques que celui d'avant 750), plus précisément dans des documents de chancellerie (morphologiquement corrects, mais souvent syntaxiquement calqués sur le « vernaculaire ») que le passif périphrastique avec *esse* (mais aussi avec *fieri* et *venire* et ses composés¹³) fait

¹⁰ Par ex. la périphrase *domus clausa est* est ambiguë, en ce sens qu'elle peut signifier à la fois « la maison fut fermée » (prétérit du passif progressif, avec valeur aoristique) et « la maison est (actuellement) fermée » (présent du passif statique, où le participe a une valeur attributive, comme l'adjectif dans *domus parva est*). Ce dernier emploi est déjà très classique (voir par ex. Caesar, *De bello Gallico*, I, 1,1 : *Gallia est omnis divisa in partes tres*).

¹¹ La confusion entre l'infinitif actif et passif ne se fait jamais à la troisième conjugaison, où il n'y a pas de confusion phonétique possible (*e/i*). Bonnet en conclut : « Malgré la ressemblance du son [= dans les autres conjugaisons], les fonctions étaient bien distinctes dans la pensée de l'écrivain ». Quelquefois Grégoire substitue le passif présent au verbe *esse* + part. passé (donc l'inverse d'une évolution analytique), par ex. *depone balteum quo cingeris* pour *cinctus es* (voir aussi Väänänen 1981 : 130 et Vieliard 1927 : 159, qui y voient une hypercorrection, et d'autre part Pei 1932 : 259, qui juge cet usage « wholly classical »). Bonnet suggère que ce présent exprime l'action continue : le baudrier entoure la taille du soldat, actuellement, à chaque moment. L'analogie aurait alors étendu cet emploi à d'autres verbes (Bonnet 1890 : 400-401). D'autre part, chez Grégoire, l'actif paraît souvent prendre la place du passif ou du réfléchi, mais c'est alors la nature de ces verbes qui a changé, en ce sens qu'ils sont devenus intransitifs (*ib.* : 633). Voir aussi *infra*.

¹² Comme le dit Flobert 1975 : XVIII.

¹³ *Venire* survit dans cette fonction en italien et en rhéto-roman, *fieri* uniquement en ancien italien.

surface¹⁴. Muller en conclut que la perte des désinences en *-r* et leur remplacement par des formes analytiques dans la langue parlée était de date récente (vers 780-800 seulement) et que la cause est à rechercher dans la confusion phonétique entre l'infinitif actif de la première, deuxième et quatrième conjugaison (*-are, -ere, -ire*) et l'infinitif passif correspondant (*-ari, -eri, -iri*). C'est l'analogie avec *amari* (devenu égal à *amare*) > *amatus esse* qui aurait affecté les autres modes et temps. La phonétique serait donc à la base du changement morpho-syntaxique (Muller 1924).

La chronologie de Muller n'a pas trouvé beaucoup d'adhérents en dehors de sa propre école¹⁵. Mais a-t-il tellement tort pour autant ? Il est vrai qu'on pointe ça et là un exemple d'un passif analytique (à l'infinitif) antérieur à l'époque carolingienne, mais le statut du participe passé reste alors plutôt ambivalent (valeur statique ou résultative, fonction d'attribut, voire adjectivale)¹⁶. Ainsi, dans l'*Itinerarium* d'Égérie (vers 381-384), dans la phrase *tantus rugitus [...] est, ut gemitus populi omnis auditus sit* (36,6), l'équation *auditus sit = audiatur* est tentante. Toutefois, ailleurs dans le même texte (47,2), on lit *tantae voces sunt [...] ut [...] audiantur*. Dans le premier cas, on pourrait donc tout aussi bien avoir affaire à un passif statique (« est entendu »), face à un passif progressif dans le second (« se font entendre »). La Vie de saint Wandrille (vers 700) offre un exemple plutôt sûr à l'infinitif : *qui ore altissimi meruit esse laudatus (= laudari)*¹⁷. Dans des documents administratifs du VIII^e siècle, on note quelques occurrences au subjonctif (injonctif) du type *causa sit acta* pour *agatur* (Pei 1932 : 258-259).

On a supposé que les auteurs et rédacteurs évitaient les tournures analytiques de la *Spontansprache* et maintenaient les formes héréditaires en *-r*, parce que celles-ci étaient mortes ou moribondes au VI^e siècle. Leur graphie et leur emploi corrects dans les documents mérovingiens et lombards du VII^e et du VIII^e siècles, tout comme ceux du génitif pluriel en *-orum* et *-arum*, montreraient qu'il s'agit de vestiges livresques et consciemment appris, en opposition avec la débâcle morphologique du reste (Politzer 1961)¹⁸. Les notaires des diplômes royaux et des chartes privées, mis en garde contre la faute commune, ont grand souci de l'éviter et vont jusqu'à commettre l'hypercorrection qui consiste à mettre le passif synthétique au présent à la place de *esse* + participe passé (Vielliard 1927 : 158-159). De ce phénomène, qui se rencontre aussi chez Grégoire de Tours, Max Bonnet a cependant proposé une autre explication¹⁹. De plus, on peut se demander pourquoi les notaires font bien un usage syntaxiquement « incorrect » du passif impersonnel²⁰ et pourquoi les verbes déponents (également en *-r*) demeurent sujets à tant de fluctuations (voir ci-dessous). Enfin, on ne saurait négliger le fait que la plupart des désinences de l'infinitif du passif elles-mêmes étaient phonologiquement assez solides (comme d'ailleurs les génitifs en *-orum* et *-arum*) et

¹⁴ Flobert 1975 : 583 cite aussi des exemples du *Capitulare de villis* (vers 800) et remarque : « Aucun texte mérovingien ne livre une telle moisson, à beaucoup près ; la forme est latine, mais l'architecture est romane ».

¹⁵ Son élève Mario Pei a édulcoré cette chronologie : « If we were to assign a date to the disappearance of the classical passive, we might reasonably say that everywhere, save in the present system, the disappearance took place early in the Eight Century or even previously, but that the long-lived system of the present tense in *-r* endured at least until the end of the century » (Pei 1932 : 274). Il est vrai que Muller 1929 : 74, 77-78 avait lui-même déjà un peu nuancé sa position (création d'un nouveau passif dans la période qui va du VI^e au VIII^e siècle, mais prédominance des formes composées seulement au temps de Charlemagne).

¹⁶ Sur ces cas sporadiques (presque exclusivement au subjonctif ou à l'infinitif), voir Cennamo 2005 : 179-182 ; Hofman/Szantyr 1965 : 306 ; Väänänen 1981 : 130, qui cite une tablette d'exécration : *Paulina aversa sit et deficsa sit = avertatur et defigatur* (notez ici également le subjonctif).

¹⁷ *Vita Wandregiseli*, 12. Müller-Marquardt 1912 : 215 cite encore *V. Wand.*, 7 : *ut [...] licitum esset ei Dei gloriam contemplare = liceret*, mais *licitum* peut très bien être attribut ou adjectif. Voir aussi les trois exemples de Vielliard 1927 : 159 (infinitif *esse* + part. passé), malheureusement cités sans contexte.

¹⁸ Voir aussi le commentaire de Herman 2002 : 32.

¹⁹ Cf. *supra*, n. 11.

²⁰ Cf. Vielliard 1927 : 220-221 ; Pei 1932 : 277 : le passif impersonnel accompagné d'un nom à l'accusatif.

n'étaient donc pas directement menacées par des altérations phonétiques. Leur maintien et leur graphie plus ou moins correcte (à part *e/i* et *o/u*) dans la langue écrite n'exclut donc pas du tout un lien systémique avec l'état de la langue parlée²¹.

À part la continuité des formes synthétiques et l'extrême rareté des formes de substitution en latin tardif et mérovingien, il y a un autre argument qui ébranle la vision traditionnelle. À voir de plus près, en effet, les formes surcomposées du perfectum du passif sont *antérieures* aux traces d'un passif analytique à l'infectum, puisque le latin archaïque (Plaute) et le latin classique (César, Cicéron, Tite-Live) offrent déjà des exemples²² de ce qui est un auxiliaire hypercaractérisé destiné à marquer l'antériorité de l'action dont la durée n'importe pas. La construction se multiplie en latin tardif (Blaise 1955 : 69-70), surtout le participe passé + *fuisse, fueram, fuerim, fuero, fuissem*, car *fui* ne progresse pas tellement avant le VIIe siècle²³. De toute façon, c'est à *la suite* (et non pas à l'origine) de ce processus que la forme en *sum* a pu se trouver rejeté du côté du présent pour servir de passif progressif, non sans concurrence avec *fio, venio* (dont Cennamo 2005 esquisse le processus de grammaticalisation vers la fonction d'auxiliaire), le réfléchi, voire même l'actif ambivalent.

Cela a été démontré de manière convaincante par Pierre Flobert (1975 : 582-584) dans son *magnum opus* impressionnant et exhaustif sur les verbes déponents, qui sont inséparables du passif. Flobert a établi une chronologie complète des créations de déponents, selon les classes morphologiques, et il a suivi la fortune de ces verbes durant toute la latinité. Le lecteur ne peut que s'étonner de la productivité de cette catégorie verbale et des fluctuations qu'elle a connues depuis le latin de la République jusqu'au haut Moyen Âge : variantes (verbes qui sont tantôt actifs, tantôt déponents), activation de vrais déponents, passivation de déponents²⁴, déponentisation de verbes actifs. Ces fluctuations sont un signe de santé et de vitalité plutôt que de faiblesse et garantissent le contact du latin des textes avec la langue parlée, même en pleine mutation (*ib.*, 181-182, 579). Avec l'ironie (parfois caustique) qui lui est propre, Flobert s'en prend à ceux qui, par exemple, qualifient Pétrone de « vulgaire » dans ses activations, non dans ses déponents, qui seraient des « hyperurbanismes » (*ib.* : 580). De plus, il analyse à maintes reprises les rapports complexes et les interférences et transitions entre le transitif et l'intransitif, l'actif ambivalent (c'est-à-dire tantôt transitif, tantôt intransitif), le passif intrinsèque (médio-passif), le passif extrinsèque et le réfléchi. Ainsi, pour lui, le va-et-vient de la déponentisation des passifs et de la repassivation des déponents illustre à la fois la complexité du passif latin et l'unité foncière de la flexion en *-r* (*ib.* : 381).

Dès la fin du VIe siècle et jusqu'à la fin du VIIIe, les activations et les déponents analogiques ou hypercorrects (les « néo-déponents ») se multiplient graduellement, mais à tel point que l'impression prévaut qu'au VIIIe siècle, le déponent devient à l'infectum une pure variante morphologique (alors qu'il survit au parfait, contribuant à l'instauration de semi-

²¹ Green 1991 : 85-86 évoque une possible prononciation de ces formes synthétiques et conclut : « In the case of the synthetic passive, it is immediately apparent that a phonetic explanation could in no way account for its elimination ».

²² On les trouve chez Cennamo 2005 : 179 ; Flobert 1975 : 581-582 ; Hofmann/Szantyr 1965 : 394 ; Verbaal 2002 : 155, 158 (Cicero, *Ad Atticum*, V, 1, 3-4 : *fueramus locuti*).

²³ Chez Grégoire de Tours, le rapport est encore de 3 ou 4 (*fui*) contre 70 (*fuisse, fueram*, etc.) dans les livres III et IV des *Historiae* (cf. Bonnet 1890 : 642). Voici l'explication qu'en donne Flobert 1975 : 582 : « Cette discrimination doit s'expliquer par une différence de fréquence et d'insistance : l'indicatif parfait avec *sum*, usuel et peu marqué, constitue une combinaison étroite, tandis que les autres temps et modes, plus expressifs et plus recherchés, sont moins soudés et ont souvent besoin d'être soulignés (*fueram, fuerim*, etc.). L'auxiliaire *fui* ne s'instaure vraiment qu'au VIIe et surtout au VIIIe siècle : l'alignement sur les autres formes était attendu et l'hypercaractérisation permettait une correspondance plus nette avec l'actif ».

²⁴ Selon Flobert 1975 : 343, pour recourir à une passivation, point n'est besoin que l'activation soit antérieure ; c'est plutôt le contraire qui est vrai, sans que réciproquement la passivation entraîne nécessairement l'activation.

déponents romans²⁵). Il sort alors de l'usage parlé et sa défection a précipité la perte définitive du passif en *-r* à la fin du VIII^e siècle (*ib.* : 580, 587). C'est dire que Muller, « malgré quelques outrances ou approximations », n'était pas loin de la vérité (*ib.* : 583-584). John Green, dans un article pourtant fort intéressant (1991), ne fait pas mention du livre de Flobert. Il croit toujours à la disparition du paradigme du passif synthétique au VI^e siècle. Il reconnaît néanmoins que cette chronologie nous laisse insatisfaits à cause d'un « uncomfortably long period in which we can only guess at the relationship between visual and spoken media ». Les formes analytiques (à l'infectum) auraient déjà existé dans le « colloquial speech », mais elles auraient été jugées inaptes au « formal speech ». C'est seulement à la troisième personne du singulier que le passif synthétique aurait bénéficié d'un « longer half-life » dans la langue parlée en raison de la fréquence de l'impersonnel et de la ressemblance phonétique de cette forme avec le participe passé (Green 1991 : 93-97).

Dans une étude importante parue en 2002, József Herman, le grand spécialiste du latin dit vulgaire et tardif, a repris la question. Il s'est efforcé de « resserrer les limites chronologiques dans lesquelles s'est effectuée l'élimination des formes synthétiques du passif (et des formes déponentes) de l'usage parlé (en Gaule), et de préciser, sur la base des exemples analysés, le mécanisme grammatical qui déclenchait et permettait cette élimination » (Herman 2002 : 33). Il constate que les traducteurs de la Bible recourent au passif (synthétique), même là où la phrase était à l'actif dans l'original grec, qu'Égérie l'emploie librement et sans hésitation et que saint Augustin († 430), dans ses sermons destinés à un public populaire, fait des jeux oratoires fondés sur l'opposition du passif et de l'actif. Des témoignages, d'autant plus crédibles qu'ils sont involontaires, de Césaire d'Arles († 542), de Grégoire de Tours († 594) et de Grégoire le Grand († 604), supposent tout au moins la compréhension, par des auditeurs illettrés ou peu lettrés, de textes où les formes en *-r* abondent. Encore vers le milieu du VII^e siècle, la chronique dite de Frédégaire, qui a recopié par endroits des passages de l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours en condensant et simplifiant les phrases de ce dernier, non seulement maintient les passifs en *-r*, mais les substitue même à des actifs pour arriver à un résumé plus sec. Pour le ou les rédacteur(s), ces formes ne constituaient donc pas un élément de complexité ou de difficulté. Selon Herman, le deuxième tiers du VII^e siècle apparaît donc, à cet égard, comme un *terminus post quem* (Herman 2002 : 41).

Par contre, une chronique anonyme postérieure, le *Liber historiae Francorum*, dont la rédaction s'est terminée en l'année 727, dévoile un état langagier différent. Environ la moitié de cet ouvrage est également composée d'extraits de Grégoire de Tours. Or, cet auteur anonyme développe à son tour une stratégie d'ensemble pour simplifier le texte de Grégoire (y compris par la suppression de mots difficiles qui n'ajoutent rien de concret au récit). Mais, contrairement au Pseudo-Frédégaire, il présente une tendance très nette à éliminer les formes synthétiques et déponentes, qu'il remplace le plus souvent par des tournures actives. Il a donc dû avoir le sentiment que son public prospectif (lecteurs peu habitués à la pratique des textes et auditeurs illettrés) auraient compris difficilement ces formes en *-r*. Nous disposons donc aussi, conclut Herman, d'un *terminus ante quem* : au plus tard dès les premières années du VIII^e siècle, les locuteurs non lettrés en Gaule mérovingienne ne comprenaient plus et à plus forte raison n'utilisaient plus les formes canoniques du passif et du déponent, même si le contexte et la situation pouvaient toujours les aider, dans le cas de formules liturgiques ou juridiques, à « décrypter le sens général de la phrase » (*ib.*, 37-38).

Herman pense donc que vers le milieu du VII^e siècle, les formes synthétiques étaient encore en usage, bien que sans doute limité, mais que de l'an 650 environ jusqu'aux premières décennies du siècle suivant, un laps de temps historiquement bref et rapide a

²⁵ Du type « il est né, il est mort » en français (< *natus est, mortuus est*). Ces formes étaient beaucoup plus nombreuses dans l'ancienne langue : par ex. *conseüz sui* < *consecutus sum* ; *demorez sui* < *demoratus sum* (*ib.* : 585-586).

produit, dans la langue parlée, après une longue période de retrait progressif, la disparition complète et radicale des formes synthétiques du passif et des formes déponentes correspondantes. Pour ce qui est de la compréhension de textes latins récités à haute voix, les problèmes relatifs au passif synthétique s'ajoutent, en Gaule, à ceux qui sont provoqués grosso modo à la même époque (fin VIIe, début VIIIe siècle) par la chute de la voyelle des syllabes finales autres que *-a* (*ib.*, 42).

Cependant, le fait que le chroniqueur du VIIIe siècle ne remplace pas les formes synthétiques de Grégoire de Tours par des formes analytiques (du type *laudatus est* pour *laudatur*)²⁶ mais qu'il opère un changement syntaxique complet (il construit une phrase active, même au prix de fausser ou de simplifier à outrance le message de l'énoncé), infirme, d'après Herman, le postulat de Green suivant lequel les locuteurs du latin tardif ne pouvaient pas permettre l'effondrement du passif synthétique avant d'avoir à leur disposition « a fully operative replacement structure » (Green 1991 : 88). La crise du passif n'était donc pas une crise morphologique (le passif synthétique était phonologiquement solide et bien caractérisé), mais une crise de la voix passive *en tant que telle*, car pour les locuteurs une phrase normale et compréhensible comportait un sujet qui coïncidait avec l'agent (Herman 2002 : 43).

Le passif était-il finalement un « luxe », comme le pensait en son temps Hans Conon von der Gabelentz (1861 : 455), qui a répertorié dans plus de 200 langues les procédés qui servaient à l'expression du passif et qu'il ramène à six : noms verbaux, actifs polyvalents, auxiliaires spécialisés, pronom réfléchi, moyen, passif spécialisé. Ce dernier ne représente donc qu'un type sur six. Pierre Flobert a fait un commentaire critique de cette théorie, pour en conclure : « C'est donc dans la mesure où le passif est une option restreinte vis-à-vis de l'actif qu'il est un 'luxe' ; mais tel qu'il est, il joue un rôle précis, à défaut d'être indispensable » (Flobert 1975 : 534-537). József Herman semble le rejoindre, en posant que l'élimination de la voix passive ne pouvaient être une solution stable :

Comme c'était à attendre, les formes synthétiques, complètement arbitraires dans le sens saussurien, non analysables pour les locuteurs, pouvaient être remplacées le cas échéant par des expressions composées de morphèmes porteurs de sens, comme le participe du parfait, au sens passif dans les verbes transitifs, prêt à constituer des phrases nominales avec le verbe *esse*, ou la construction réfléchie, marquant le retour de l'action sur l'agent ou sa permanence dans le champ d'action de ce dernier. Ces formules ne constituaient pas encore un paradigme stable et grammaticalisé, mais constituaient pour les nouveaux idiomes des moyens, d'abord occasionnels, leur permettant de créer une sorte de voix passive au cours de leur évolution désormais autonome (Herman 2002 : 43).

L'étude de József Herman avait le grand mérite de se fonder sur un corpus comparatif concret (les passages de Grégoire de Tours repris par deux chroniques postérieures). Certes, on pourrait faire valoir que le *Liber historiae Francorum* n'évite pas tous les passifs en *-r* (mais tout de même plus de deux tiers) et que, d'autre part, sa préférence pour des constructions alternatives à l'actif pourrait tout aussi bien relever d'un choix stylistique²⁷. Toutefois, les conclusions de J. Herman concordent grosso modo avec le constat de Flobert relatif à l'affaiblissement tardif du passif et avec ce que Michela Cennamo (1997) a appelé plus généralement « the loss of the voice dimension » entre le latin tardif et le roman précoce. Que la langue parlée ait pu fonctionner tout un temps sans passif formel et systémique, cela ressort de la très lente grammaticalisation du nouveau passif analytique dans les langues romanes²⁸. Probablement elle n'a même pas encore été totale au Moyen Âge (Iliescu 2009 :

²⁶ Il ne le fait qu'une fois : *palacium [...] succensus* (= *succensum*) *est* au lieu de *palatium succenditur*, mais il s'agit plutôt du changement d'un présent historique en un parfait (Herman 2002 : 37).

²⁷ C'est ce que se demande Banniard 2004 : 27, n. 43, tout en acceptant grosso modo la chronologie de Herman (*ib.* : 26, n. 40). Voir aussi *infra*, n. 73.

²⁸ On trouve un aperçu des formes de substitution dans les langues romanes chez Meyer-Lübke 1890-1906 : 340-345 et Reichenkron 1933.

3274), même si le français semble avoir été en avance sur les autres langues (comme le suggèrent d'ailleurs les « calques » dans des documents carolingiens relevés par Muller)²⁹.

Un autre mérite de J. Herman est d'avoir tenu compte de la distinction entre la communication horizontale (l'usage parlé des locuteurs entre eux) et la communication verticale (où par exemple un auditeur illettré écoute un texte lu à haute voix devant lui par une personne lettrée), autrement dit entre la compétence active des locuteurs et leur compétence passive. C'est Michel Banniard qui a montré l'importance de ces notions pour l'étude de la diachronie latino-romane (Banniard 1980 : 107-110 ; 1992 : *passim*). Cependant, Herman donne l'impression de sous-estimer le décalage temporel qui peut exister entre la sortie d'un trait typologique latin de la compétence active et la fin de la compétence passive de ce même trait dans une communauté linguistique. Il faut donc reposer clairement la question que voici : jusques à quand (et comment) a-t-on pu *comprendre* les formes synthétiques en *-r*³⁰ ? J'ai moi-même enquêté à plusieurs reprises sur les témoignages métalinguistiques (liturgiques et surtout hagiographiques) qui, du VI^e jusqu'au VIII^e siècle et même au-delà³¹, supposent un fonctionnement encore *relativement* satisfaisant de la communication verticale, en ce sens que par ex. des hagiographes (dont les récits devaient être lus en public lors de la fête du saint concerné) prétendent à être compris de tout le peuple chrétien, à condition de ne pas manier un style trop alambiqué (par ex. Van Uytfanghe 1985 ; 2005 ; aussi Banniard 1992). Or, ces textes-là n'ont pas l'apparence d'éviter les formes en *-r* et ne les remplacent pas par des formes analytiques.

Dans sa thèse de doctorat, dont le jury comprenait le dédicataire du présent article, Marieke Van Acker a examiné quatre Vies mérovingiennes du VII^e et du VIII^e siècles sous l'angle de la communication verticale (Van Acker 2007). Elle y observe, comme on pouvait s'y attendre, le maintien global des formes passives, malgré l'affaiblissement de la valeur des terminaisons synthétique (déductible du phénomène des passifs hypercorrects ou néo-déponents) et la quasi-absence de formes périphrastiques à l'infecum (au perfectum, la surcomposition est majoritaire, surtout au plus-que-parfait). Renvoyant à une étude de Leif Feltenius (1977) sur l'augmentation des cas d'intransitivation des actifs au cours de l'histoire du latin, elle croit qu'en latin parlé tardif, la double fonction de l'actif correspondait de plus en plus à la double fonction du passif morphologique. Pour ce qui est de la compétence passive des illettrés, il y avait certainement un flou communicationnel important de par l'emploi des passifs synthétiques, mais ce flou devait la plupart du temps pouvoir être vaincu grâce à des réinterprétations intransitivantes (médio-passives incluses) et impersonnalisantes (du genre *habetur* > il y a), dont l'auteur donne plusieurs exemples. Souvent aussi, les passifs synthétiques sont plus ou moins neutralisés parce qu'ils se trouvent accolés à un infinitif qui exprime l'idée principale (du type *qui ...cum ipso noscuntur esse sociati*) (Van Acker 2007 : 355-373).

Il reste pourtant aussi de vrais passifs, et notamment des passifs ternaires (avec complément d'agent explicite)³². Là aussi, Van Acker pense à une possible réinterprétation intransitivante (par ex. *a demonibus vexabantur* : ils étaient tourmentés par les démons > ils souffrirent des démons). Il me semble néanmoins que la *nuance* passive, au moins des formes les plus courantes (dans les textes narratifs) telles que *-tur*, *-ntur*, *-batur*, *-bantur*, pouvait

²⁹ Banniard 2004 : 28 suppose l'existence d'un paradigme complet du passif présent en [*est*] dès le VIII^e siècle, mais Brunot 1966 : 237 fait remarquer que la conjugaison *estre* + part. passé en ancien français est encore « tout à fait défectueuse ».

³⁰ En fait, il est (forcément) moins difficile de trouver une réponse à cette question-là qu'à celle relative à la sortie de la compétence *active* (objet de spéculation indirecte).

³¹ Même dans la Gaule du IX^e siècle, ces témoignages sont encore ambivalents (par ex. le concile de Tours de 813 versus l'archevêque Hincmar de Reims [† 882]).

³² Même si les passifs binaires sont plus nombreux dans certains textes (voir Van Acker 2007 : 362, à propos de la *Vita Pardulfi*). C'est d'ailleurs une tendance générale dans l'histoire de la latinité.

toujours être perçue par les auditeurs également illettrés³³, grâce à l'accoutumance et la répétitivité des lectures liturgiques avec leurs récits (évangéliques, hagiographiques) récurrents. Ce maintien d'une compétence passive (même fragilisée), fort différente de la compétence active, est propre, on le sait, à un état de langue diglossique. La Grèce moderne nous en offre une belle illustration, également avant l'introduction de la scolarité obligatoire, c'est-à-dire lorsque l'Église orthodoxe assurait à elle seule une certaine familiarité de ses fidèles illettrés ou peu lettrés avec l'acrolecte (la *katharévoussa* en l'occurrence)³⁴.

J'ai moi-même situé vers 700-800 la période de diglossie intralinguale inconsciente en Gaule (au moins dans le futur domaine d'oïl)³⁵. Cette phase commence sûrement beaucoup plus tard dans la Romania méridionale, où la structure syllabique des mots et le système global de la distribution de l'accent ont connu une plus longue stabilité³⁶. Les formes en *-r* en ont sans doute profité pour rester plus longtemps « reconnaissables » en compétence passive. Ainsi, dans la première moitié du Xe siècle, Pierre le Sous-diacre de Naples les utilise toujours dans ses traductions remaniées de Passions de martyrs grecques, dont il veut rendre le texte accessible aux « oreilles latines » de toute la *plebs* des martyrs concernés, venue célébrer leur fête (D'Angelo 2002 : par ex. 99 et 146). En ce qui concerne l'Espagne, on discute sur la prononciation des formes synthétiques dans des textes lus à haute voix au haut Moyen Âge³⁷. De toute façon, les *Gloses de San Millán* et de *Silos* montrent qu'elles avaient besoin d'être explicitées par des tournures alternatives (analytiques, réfléchies ou actives) (Green 1991 : 90-92 ; Hagemann 2006). Mais ces Gloses, selon une datation maintenant assurée, sont très tardives, c'est-à-dire de la seconde moitié du XIe siècle (Díaz y Díaz 1998 : 156).

Ces quelques observations n'avaient d'autre ambition que d'offrir au lecteur un (bref et bien modeste) « état de la question » critique d'un aspect de la diachronie latino-romane qui n'est pas exempt de paradoxes et que des recherches ciblées devraient éclairer davantage³⁸.

Bibliographie

*Banniard, Michel (1980), *Le Haut Moyen Âge occidental*. Paris : Presses Universitaires de France.

*Banniard, Michel (1992), *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin*. Paris : Études Augustiniennes.

*Banniard, Michel (1997), *Du latin aux langues romanes*. Paris : Nathan.

³³ Voir aussi Lüdtke 2005 : 556 ; Banniard 2004 : 26 : « On postulera que les formes de type [*Cantatur*] (que je désignerais un peu hardiment comme surmarquées vers 700) sont menacées dans leur survie même. Il est vraisemblable qu'à cette époque la Compétence Active (CA) est réservée aux lettrés, la Compétence Passive aux illettrés (autrement dit, elle est encore dans le diasystème, mais aux marges, en voie d'expulsion, retenue seulement par la mémoire morte de la collectivité des locuteurs) ». Je pense, quant à moi, que pour les formes les plus usitées dans les textes destinés au *Vorlesen*, cette compétence passive a perduré en Gaule jusqu'à la fin du VIIIe, voire la première moitié du IXe siècle.

³⁴ Voir Johannes Kramer dans un c.r. paru dans *Zeitschrift für romanische Philologie* 107, 1991: 681 (sur le témoignage de Georgios N. Hatzidakis, pionnier de la linguistique néo-hellénique, au XIXe siècle).

³⁵ Voir M. Van Uytvanghe, *La diachronie latino-romane : le conflit des chronologies et la diglossie*, à paraître en 2012 dans *Zeitschrift für romanische Philologie*. Dans mon optique, la diglossie intralinguale consciente commence vers 800 et se mue en bilinguisme de fait latin-roman vers 850 et en bilinguisme conscient vers 900. Dans le même article, je fais aussi une comparaison avec la situation du néerlandais et du flamand en Belgique avant la scolarité obligatoire.

³⁶ Le passage du monolinguisme complexe à la diglossie intralinguale inconsciente s'y fait probablement dans la seconde moitié du Xe siècle.

³⁷ Voir par ex. Hagemann 2006 : 94 : prononciation « vernaculaire » (thèse de Roger Wright) ou tout simplement égale aux formes actives (comme le pense Hagemann elle-même) ? Cf. aussi *supra*, n. 21.

³⁸ Parmi ceux qui se sont spécialisés entre-temps dans l'évolution du passif latin, je signale tout particulièrement Michela Cennamo.

- *Banniard, Michel (2004), *Continuité et discontinuité langagières : autour de la notion d'inversion des hiérarchies (IIIe-VIIIe s.)*. In : *Aemilianense* 1, 13-31.
- *Bonnet, Max (1890), *Le latin de Grégoire de Tours*. Paris : Hachette (réimpr. 1968).
- *Bourciez, Édouard (1956), *Éléments de linguistique romane*. Paris : Klincksieck.
- *Brunot, Ferdinand (1966), *Histoire de la langue française des origines à nos jours*. Vol. 1 : *De l'époque latine à la Renaissance*. Paris : Armand Collin.
- *Cennamo, Michela (1998), *The loss of the voice dimension between Late Latin and Early Romance*. In: Schmitt, Monika / Austin, Jennifer / Stein, Dieter (eds.), *Historical Linguistics 1997*. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins, 77-100.
- *Cennamo, Michela (2005), *Passive auxiliaries in Late Latin*. In: Kiss, Sándor / Mondin, Luca / Salvi, Giampaolo (eds.), *Latin et langues romanes. Études de linguistique offertes à József Herman à l'occasion de son 80^{ème} anniversaire*. Tübingen : Niemeyer, 177-194.
- *D'Angelo, Edoardo (2002), *Pietro Suddiacono napoletano. L'opera agiografica*. Firenze: Sismel, Edizioni del Galluzzo.
- *Díaz y Díaz, Manuel C. (1998), *La transición del latín al romance en perspectiva hispana*. In : Herman, József (1998), 155-172.
- *Feltenius, Leif (1977), *Intransitivations in Latin*. Stockholm : Almqvist & Wiksell.
- *Flobert, Pierre (1975), *Les verbes déponents latins des Origines à Charlemagne*. Paris : Les Belles Lettres.
- *Gabelentz, Hans Conon von der (1861), *Über das Passivum*. In : *Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Philologisch-historische Klasse* 3, 451-546.
- *Geckeler, Horst (1996), *Tendances communes des langues romanes, II: Flexion*. In : Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (eds.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. Vol. 2/1. Tübingen: Niemeyer, 199-222.
- *Grandgent, Charles Hall (1962³), *An introduction to Vulgar Latin*. New York: Hafner Publishing Company.
- *Green, John N. (1991), *The collapse and replacement of verbal inflexion in Late Latin/Early Romance: how would one know ?* In: Wright, Roger (1991), 83-99.
- *Haadsma, R.A. / Nuchelmans, J. (1963), *Précis de latin vulgaire*. Groningen : Wolters.
- *Hagemann, Kristin Føsker (2006), *The Latin synthetic passive in the Códice Emilianense 60*. In: *Romansk Forum* 20,2, 91-102.
- *Herman, József (ed.) (1998), *La transizione dal latino alle lingue romanze. Atti della Tavola Rotonda di Linguistica Storica. Università Ca'Foscari di Venezia, 14-15 giugno 1996*. Tübingen: Niemeyer.
- *Herman, József (2002), *La disparition du passif synthétique latin : nouvel essai sur l'écrit et le parlé en latin mérovingien*. In : *Estudis romànics* 24, 31-46.
- *Hofmann, Johan Baptist / Szantyr, Anton (1965), *Lateinische Syntax und Stilistik*. München : C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.
- *Iliescu, Maria (2009), *Phénomènes de convergence et de divergence dans la Romania : morphosyntaxe et syntaxe*. In : Ernst, Gerhard / Glessgen, Martin-Dietrich / Schmitt, Christian / Schweickard, Wolfgang (eds.), *Romanische Sprachgeschichte – Histoire linguistique de la Romania*. Vol. 3. Berlin / New York: de Gruyter, 3266-3281.
- *Lüdtke, Helmut (2005), *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*. Kiel: Westensee-Verlag.
- *Meyer-Lübke, Wilhelm (1890-1906), *Grammaire des langues romanes, trad. par Auguste et Georges Doutrepoint*. Vol. 3/1 : *Syntaxe*. Paris : Welter (réimpr. 1974).
- *Muller, Henry Francis (1924), *The passive voice in Vulgar Latin*. In : *The Romanic Review* 15, 68-93.

- *Muller, Henri Francis (1929), *A chronology of Vulgar Latin. Beihefte Zeitschrift für romanische Philologie*. Vol. 78. Halle: Niemeyer.
- *Müller-Marquardt, Fritz (1912), *Die Sprache der alten Vita Wandregiseli*. Halle: Niemeyer.
- *Pei, Mario A. (1932), *The language of the Eight-century texts in Northern France. A study of the original documents in the collection of Tardif and other sources*. New York: Carranza & Co.
- *Politzer, Robert C. (1961), *The interpretation of correctness in Late Latin texts*. In: *Language* 37, 2, 209-214.
- *Reichenkron, Günter (1933), *Passivum, Medium and Reflexivum in der romanischen Sprachen*. Jena / Leipzig: Gronau.
- *Tagliavini, Carlo (1972), *Le origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza*. Bologna : Riccardo Pàtron.
- *Väänänen, Veikko (1981³), *Introduction au latin vulgaire*. Paris : Klincksieck.
- *Väänänen, Veikko (1987), *Le journal-épître d'Égypte. Étude linguistique*. Helsinki : Suomalainen Tiedeakatemia.
- *Van Acker, Marieke (2007), *Ut quique rustici et inlitterati hec audierint intellegant. Hagiographie et communication verticale au temps des Mérovingiens (VIIe-VIIIe siècles)*. Turnhout : Brepols.
- *Van Uytfanghe, Marc (1985), *L'hagiographie et son public à l'époque mérovingienne*. In : Livingstone, Elisabeth A. (ed.), *Papers presented to the Seventh International Conference on Patristic Studies held in Oxford 1975*. Vol. 2: *Studia Patristica*, 16. Berlin: Akademie-Verlag, 54-62.
- *Van Uytfanghe, Marc (2005), *Les voies communicationnelles du message hagiographique au haut Moyen Âge*. In : *Comunicare e significare nell'alto medioevo. Settimane di studio della Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo 52 (2004)*. Spoleto: Presso la Sede della Fondazione, 685-731.
- *Verbaal, Wim (2002), *Sprak Cicero wel Latijn ?* In: *Kleio. Tijdschrift voor oude talen en antieke cultuur* 31, 146-160.
- *Vielliard, Jeanne (1927), *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*. Paris : Honoré Champion.
- *Vossler, Karl (1954), *Einführung ins Vulgärlatein, herausgegeben und bearbeitet von Helmut Schweck*, München: Hüber.
- *Wright, Roger (ed.) (1991), *Latin and the Romance languages in the Early Middle Ages*. London / New York: Routledge.